

**Rapport**  
des  
**Femmes Socialistes**  
de  
**New York**

[Socialist Women of Greater New York]

au  
**Congres International**  
**Socialiste**

de  
**Copenhague**

**Aout---Septembre, 1910**

# Rapport des Femmes Socialistes de New York [Socialist Women of Greater New York] au 8th Congres International de Copenhague

Aout---Septembre, 1910

Salut :

Le phenomène qui résulte partout de l'évolution moderne de l'industrie, c. a. d. l'invasion par la femme du champ industriel, est à l'heure actuelle aux Etats-Unis un facteur d'importance plus grande peut-être que dans n'importe quel autre pays. On peut même dire que pendant le dernier quart de siècle le prolétariat femelle est devenu à une époque ou à l'autre, partie de la grande armée industrielle. Ceci a, peu à peu, donné naissance à de nouvelles complications au sein de l'état déjà si compliqué du mouvement ouvrier américain.

Le premier résultat visible, sur le terrain politico-social, de cette invasion par la femme de l'industrie fut une campagne acharnée et opiniâtre d'antagonisme entre les deux sexes. Cette clameur était dirigée par les grandes feuilles capitalistes, journaux et revues, toujours aux aguets d'une querelle qui divise le prolétariat. Une campagne, active de sexe-antagonisme fut aussi menée par la plupart des Unions de l'American Federation of Labor qui soulevèrent une clameur aigüe contre la compétition femelle partout où celle-ci favorisait une réduction chez les gages de leurs

membres. De sorte que même sur ce terrain, l'American Federation of Labor fit preuve de n'être qu'une association ayant pour but de sauvegarder les bonnes places d'une certaine classe de travailleurs, et se prêta servilement à fomenter les préjugés capitalistes dans la classe ouvrière. La confusion ainsi créée dans les rangs du travail se trouva en outre accentuée par les clameurs des féministes purs, champions de la femme et suffragistes. Mais en dépit du bruit, des clameurs et de la confusion, l'évolution sociale et industrielle alla son chemin, si bien qu'aujourd'hui l'esclave à gages femelle de l'industrie est une force avec laquelle le mouvement ouvrier américain se trouve forcé de compter.

Cependant, un bon nombre de femmes se virent attirées par le mouvement socialiste. Elles ignorèrent la clameur féministe et prirent position avec les camarades mâles dans les sections et corps éducationnels du Socialist Labor Party.

Aucune "activité féminine" spéciale ne prit place, pourtant, jusqu'en 1905. C'est alors que les femmes du Socialist Labor Party, en particulier celles de Greater New York, commencèrent à réaliser qu'un effort spécial de quelque sorte était nécessaire pour atteindre la vaste armée des femmes travailleurs. C'est ainsi que l'organisation connue sous le nom des "Socialist Women of Greater New York" fut organisée dans le but d'atteindre et d'éduquer les femmes prolétaires de cette ville puis d'étendre peu à peu leur activité par tout le pays. Les événements qui ont fait suite ont démontré leur théorie comme étant correcte, et mise en pratique on ne saurait dire trop tôt.

Les "Socialist Women" pensèrent tout d'abord à produire une littérature appropriée, en accord avec les principes socialistes, mais traitant le sujet surtout au point de vue de la femme pour attirer et intéresser les femmes travailleurs, afin d'établir parmi celles-ci une campagne d'éducation étendue et systématique.

Une édition splendide de "La Femme et le Socialisme" par Bebel, traduit par Daniel De Leon, Editeur du "The People" fut publiée par le Labor News Company. Cet ouvrage, outre l'"Origine de la Famille" par Engels et d'autres classiques suffisaient comme sujets d'étude et d'éducation sur ce sujet. Le problème qui nous confrontait, surtout, était de créer une littérature qui atteignit les masses.

C'est pourquoi, en 1907, un appel fut lancé, et un prix (\$100) offert, pour un essai sur la "Femme" au point de vue socialiste. Le but était d'obtenir un ou plusieurs pamphlets éducationnels de valeur. Le concours fut déclaré international pour le monde de langue anglaise, et il était stipulé en particulier que l'essai fût non-partisan, c. a. d. qu'il ne se fit l'avocat d'aucun parti politique ou union économique. Comme juges du concours, nous choisîmes la femme auteur bien connue, Mrs. Charlotte Perkins Gilman, W. J. Ghent, alors secrétaire de la Rand "School of Social Science," et Frank Bohn, alors secrétaire du Socialist Labor Party. Nous nous flattions d'avoir choisi un comité représentatif pleinement capable de juger le sujet, et nous nous attendions à un grand résultat.

Une surprise nous était réservée qui devait nous ap-

prendre quelle est exactement la condition du mouvement féminin dans le monde de langue anglaise, et combien grande y est la nécessité d'une éducation prolétaire solide.

Nous nous attendions à ce qu'un grand nombre de femmes prolétaires répondissent à cet appel venant de prolétaires. La réponse vint surtout de femmes appartenant aux diverses catégories de la bourgeoisie et reflétait leurs notions confuses et variées sur le sujet. Mais la plus grande surprise de toutes était encore à venir. Le comité dont nous attendions un si splendide jugement, adjugea le prix, en première décision, à une sorte d'abortion mi-"single-tax" mi-"government-ownership" et de tous points féministe. Cette décision nous donna une bonne leçon et nous fit voir le calibre de ces gens vaniteux qui posent en maîtres du prolétariat américain. Si nos champions ne peuvent faire mieux, il n'est pas étonnant que le mouvement se trouve encore dans l'enfance, et les travailleurs désunis! Cette décision, cependant, élicita une protestation vigoureuse de la part des "Socialist Women." Une nouvelle adjudication fut positivement réclamée, si le comité ne voulait pas se voir mis de côté honteusement. Le prix fut finalement adjugé, après quelque insistance de notre part, à un essai socialiste clairement scientifique, "La Femme et son Emancipation" écrit par le camarade John H. Halls, de Londres, Angleterre. Cet essai a été publié par la suite sous forme de pamphlet. Nous choisîmes aussi pour la publication un autre excellent essai, présenté au concours: "La Femme et le Mouvement Socialiste" par Olive M. Johnson. Bien qu'écrit par un des membres du S. L. P. cet essai est tout-à-fait non partisan, et a été

adopté par plusieurs "locals" du Socialist party pour l'agitation parmi les femmes. Il a été, par la suite, traduit en russe, juif, allemand et suédois. C'est ainsi que commença notre première propagande étendue et que nous sondâmes les immenses proportions de l'ignorance et du préjugé que nous avons à combattre.

Les "Socialist Women of Greater New York" ont mené une propagande d'éducation systématique sous forme de discussion-meetings, de conférences, de meetings en plein air, de littérature distribuée dans les meetings, dans les rues et aux portes des usines. Des milliers de femmes ont déjà reçu notre message. Durant les grandes manifestations au sujet de Moyer, Haywood et Pettibone, en 1906, les "Socialist Women" pour la première fois en Amérique parurent au front et prirent part à une grande manifestation publique; elles présentèrent le spectacle frappant de femmes organisées et classe-conscientes protestant côte à côte avec leurs frères prolétaires contre les outrages du capitalisme.

Les "Socialist Women of Greater New York" bien que pour la plupart membres du Socialist Labor Party, maintenaient une attitude de neutralité, faisant tout en leur pouvoir pour éviter les préjugés enracinés de quelque nature soient-ils, travaillant pour et favorisant l'unification du prolétariat américain au lieu de la politique suicide de division qui prévaut aujourd'hui. C'est pourquoi, lorsque en 1907, le prolétariat international reçut, pour ainsi dire, le mandat du Congrès International d'essayer par dessus tout d'obtenir l'unité entre les forces socialistes dans les différents pays, les "Socialist Women of Greater

New York” mirent sur pied une “propagande d’unité” active et agressive, au moyen de conférences, de littérature et de discours. Nous publiâmes aussi sous forme de pamphlet que nous distribuâmes d’une façon étendue, un discours sur “La Question d’Unité” prononcé par Daniel De Leon, membre du Bureau International Socialiste, peu après son retour du Congrès de Stuttgart, par devant une organisation juive, le Socialist Labor Club. Ce pamphlet constitue maintenant un document historique de valeur sur ce sujet. Mais, tandis que le Socialist Labor Party était prêt, ainsi que nous nous en aperçûmes, à mettre de côté tout intérêt immédiat afin d’obtenir l’unité des forces socialistes en vue du travail commun contre l’ennemi capitaliste, le Socialist Party se montrait inébranlable sur le sujet, se vantant de son nombre, se moquant et même insultant nos efforts. Et vraiment, nos efforts vers l’unité et la neutralité furent si peu pris en compte, que les femmes du Socialist party, aiguillonées à l’action par notre activité, organisèrent un “comité de femmes” et commencèrent à se remuer. Elles donnèrent leur approbation à une revue mensuelle de possession privée, appelée “La Femme Socialiste” appellation qui a été depuis “adoucie” en “La Femme Progressive” un nom qui, parce que plus doux, est probablement plus “attractif” en vue d’acquiescer à son propriétaire le support des éléments féminins variés, qui prennent part à la propagande publique dans ce pays. Cet organisation des femmes du Socialist Party ne manqua naturellement pas de refléter les traits de l’organisation mère, sa posture bourgeoise de compromis, sa faiblesse d’organisation et le vide de son but.

Les "Socialist Women" apprirent ainsi que leur devoir n'était pas dans la neutralité et le compromis; au contraire, il leur faut marquer la ligne au clair et faire tout en leur pouvoir pour éduquer les femmes prolétaires américaines selon les lignes claires et sans compromis du socialisme. C'est pourquoi nous avons en pratique mis notre fortune avec celle du S. L. P. L'édition du dimanche du "Daily People" de New York City consacre maintenant régulièrement une page au côté féminin de la question. Beaucoup d'information est ainsi disséminée en ce qui concerne le mouvement en général, la position et la condition de la femme aujourd'hui, dans le passé, dans les différentes contrées et industries, etc., etc.

C'est notre but et notre espoir de rendre à l'avenir cette partie de l'organe officiel du Socialist Labor Party ni la moins intéressante, ni la moins instructive. Nous réalisons pleinement la valeur d'une presse appartenant au parti, unie et forte, et nos efforts seront toujours dirigés de façon à en construire une dont le prolétariat américain soit fier.

La propagande pour le Suffrage de la Femme a pris des proportions extraordinaires dans ce pays, durant les dernières années. Toutes les classes y ont été attirées; pourtant, c'est resté une issue de femmes bourgeoises et professionnelles. Pour les "Socialist Women" cette agitation n'a de signification que parce qu'elle marque une ère nouvelle en évolution sociale, une ère où *le peuple tout entier* réclame une voix égale dans les affaires gouvernementales. De plus le "réveil de la femme" par les suffragistes égalitaires cherche à éveiller chez elle



le désir de participer aux affaires publiques, en sorte qu'il devienne possible de l'atteindre et de l'intéresser à la propagande socialiste. En tant qu' "issue," pourtant, le "suffrage de la femme" ne nous intéresse point. Nous savons que notre place est dans la *lutte des classes* non dans la *lutte des sexes*. Et de plus nous trouvons une forte tendance chez le mouvement suffragiste, à obscurir la lutte des classes, et à ainsi augmenter la confusion qui existe déjà dans les rangs du Travail. La grande dame capitaliste, grâce à la campagne suffragiste, pose en champion de la liberté, de l'humanité, et des droits égalitaires, brandissant la bannière des "Votes pour la Femme et privilèges égaux pour tous" aux yeux éblouis de la femme esclave à gages américaine, tout innocente qu'elle est, classe-inconsciente et manquant d'information. Le danger caché sous cette issue fut clairement, quoique unintentionnellement, souligné par Mrs. Pankhurst, d'Angleterre, dans son discours d'adieu à Cooper Union, en décembre 1909. "Le mouvement suffragiste a, dit-elle, accompli une grande chose. Il a resserré le lien de fraternité entre toutes les femmes en tant que sexe, sans tenir lieu des différences de classe ou position sociale." Cette campagne de fausse égalité nous a mises plus qu'à l'alerte par rapport au mouvement suffragiste. On dirait que nos rusées dames capitalistes espèrent que quand elles ne pourront plus mener le prolétariat mâle par le bout du nez à force de cajoleries, elles n'auront qu'à déverser sur l'arène politique la grande armée des femmes voteuses, dupées par les notions "d'égalité et fraternité de toutes

les femmes" et ainsi détruire l'effet du vote classe-conscient des mâles.

Mais si telle est leur espoir, elles n'y trouveront qu'une chimère. Dorénavant une solide éducation socialiste va être poursuivie sans relâche chez le prolétariat femelle. Il nous sied de garder notre sang-froid sur ce point, d'autant plus que les femmes du S. P. sont portées à se conduire en femmes suffragistes d'abord, femmes socialistes ensuite; elles vont jusqu'à nous traiter d' "anti-suffragistes" parceque nous attachons plus d'importance à *l'émancipation industrielle du prolétariat qu'à l'émancipation politique de la femme*. Afin d'éclaircir notre position quant au suffrage de la femme par rapport à la lutte de classe du prolétariat, nous arrangeâmes un meeting public à Cooper Union, en mai 1909, et nous invitâmes le camarade Daniel De Leon à y prononcer un discours sur le "Suffrage féminin." Ce discours fixe la place que doit occuper le mouvement féminin dans la lutte de race et de classe du prolétariat; il expose les sottises des pro-suffragistes aussi bien que des antis; en un mot il nous fournit un ouvrage classique sur ce sujet tant discuté. Il a été publié sous forme de pamphlet et a déjà reçu une circulation étendue.

C'est un fait significatif que l'American Federation of Labor est un centre de gravitation pour tous les instincts bourgeois des apologistes du capitalisme, du plus bas au plus élevé. Il n'est pas étonnant que dans leur crainte instinctive de la révolution sociale ils cherchent refuge chez cette sorte de labor union que l'organe en chef du capitalisme (le Wall Street Journal) appelle le plus solide

rampart du capitalisme en ce pays. L' A. F. of L. encourage ouvertement l'harmonie entre le Capital et le Travail. Le Socialist party essaye de perpétuer l' A. F. of L. et d'attirer les travailleurs dans la communauté coopérative sans qu'ils s'en doutent. Les femmes du S. P. servent ouvertement le mouvement suffragiste qui essaye de "cimenter les liens de fraternité" entre les femmes de la classe exploitée et celles de la classe qui les exploite. Les résultats de pareilles tactiques confuses et contradictoires ne peuvent manquer de se faire sentir rapidement. Les "Socialist Women" ont déjà eu occasion de leur livrer bataille.

Durant la dernière partie de l'année 1909 une grève étendue fut déclarée par les shirtwaist makers (couturières de corsages) à New York. La grève prit de grosses proportions et s'étendit à d'autres cités. Un des résultats de la grève fut d'exposer les conditions révoltantes dans lesquelles ces ouvrières travaillaient. Une sympathie sentimentale (toujours de bon marché par tous les temps) s'éleva de tous cotés. Dès le commencement de la grève les Socialist Women se mirent à leur poste. Les grévistes furent convoquées à plusieurs meetings, de la littérature sur le socialisme et l'organisation classe-consciente fut constamment distribuée, un comité de deux se trouvait presque constamment en attendance à Clinton Hall, parlant aux jeunes femmes, les instruisant sur leurs intérêts de classe, et leur montrant la forme d'unionism correcte et nécessaire à leur émancipation. Les femmes du S. P. elles aussi se montrèrent actives; mais quels étaient le but, l'objet et le résultat final de leur activité?

L'esprit de classe ouvrier demeura plein de vigueur chez les jeunes femmes, pour un certain temps. Voilà, bien évidemment, un cas tout préparé pour ce qu'on appelle "le lien de fraternité entre toutes les femmes" et il ne mit pas long à se faire voir. Les femmes suffragistes, à la tête desquelles se trouvaient Mrs. O. H. P. Belmont, aux relations millionnaires de mines et de chemins de fer, et Miss Anne Morgan, fille du roi de l'acier, des chemins de fer et de la monnaie, se mirent en avant comme "champions des couturières outragées." Les shirtwaist makers en grève furent menées à l'"Hippodrome" le plus large hall de New York, loué par Mrs. Belmont, et elles y furent noyées dans les flots de la sympathie sentimentale gluante de l'idéalisme bourgeois mélangé à la sottise de l'"égalité entre la ploutocratie et le prolétariat." Cela devint la mode pour les belles de société de New York de montrer une sympathie furieuse pour les jeunes femmes en grève; et cela devint l'office des jeunes dandies à l'entrée et à la sortie de leurs lieux de réunion en compagnie de leurs dames d'acheter les journaux à ces jeunes femmes, qui les vendaient au bénéfice de la caisse de grève, et de payer avec des pièces d'argent. C'est ainsi que les jeunes femmes éblouies d'étonnement se trouvèrent tout d'un coup au centre de l'attention et de la popularité, et le fin cordon de soie qui noue "le lien de fraternité" eut bientôt fait d'étrangler leurs braves efforts de jeunes filles vers la liberté. La "Woman's Trade Union League" le bras femelle de l'American Federation of Labor, et jusqu' alors un bras dormant dans l'inactivité, il faut bien l'admettre, se réveilla soudain, et tendit la

main pour attirer les jeunes femmes sans soupçon dans son étroite gluante. Eva MacDonald Valesh reconnue depuis longtemps par ceux qui avaient suivi ses mouvements, pour une habile lieutenant femelle de Gompers, Mitchell et autres, arriva sur la scène et prit charge de la situation. L'agitation socialiste commençait déjà à faire effet parmi les jeunes femmes, et à devenir décidément désagréable à leurs "soeurs" de la société bourgeoise. Anne Morgan frappa du pied (dans les journaux) et déclara que l'agitation socialiste devait cesser. Eva MacDonald Valesh pleura des larmes amères (aussi dans les journaux) et protesta contre toute tolérance d'agitation socialiste. Elle s'assit bel et bien sur les femmes du S. P. et les épouvanta complètement. Ce que celles-ci firent, et quel fut leur sort, se trouve officiellement écrit dans un document signé par les principaux membres du Comité des Femmes du S. P., et imprimé par le New York Call (organe du S. P.) le 8 février 1910 :

"Il n'y a peut être jamais eu de position plus humiliante dans l'histoire du mouvement ouvrier, que celle occupée par les femmes socialistes durant la grève des shirtwaist makers. Aussi longtemps qu'elles remplirent l'office du nègre (Friday), on les toléra et il leur fut permis de continuer; mais du moment qu'elles essayèrent de faire quoi que ce soit d'officiel, on les repoussa derrière la scène."

Ceci, naturellement, ne marque que le chagrin d'avoir été mis de côté, mais le document s'empresse de nous assurer que les appréhensions que le S. P. ne pêche contre l' A. F. of L. sont absolument sans fondement.

"Cette autre accusation sans fondement—que les

femmes socialistes ne firent que prêcher les doctrines socialistes—prouvé une fois de plus que Mrs. Valesh ne prit jamais la peine de visiter aucune des usines durant la grève. Durant la durée entière de la grève, les socialistes se bornèrent à des discours purement trade-unionistes, dont le résultat fut plus que d'aider les jeunes femmes à gagner la grève; ils leur firent réaliser et apprendre que leur seul salut contre les conditions sans merci, réside en une union bien organisée, et laquelle les jeunes femmes soutiendront toujours à l'avenir, en dehors aussi bien que durant la grève."

La grève des shirtwaist makers fournit un autre chapitre dans l'histoire du rôle humiliant de nègre (Friday) joué par le S. P.; elle a démontré de nouveau le rôle de l'A. F. of L., comme *rempart du capitalisme* et comme paratonnerre qui perd dans la terre l'électricité révolutionnaire générée dans les rangs du prolétariat; elle a servi d'illustration lumineuse à la mission de "fraternité" prêchée par les femmes suffragistes; et elle démontra clairement qu'un effort de solide propagande socialiste rendit nécessaire et fit naître le bras femelle de la Civic Federation pour lequel Eva MacDonald Valesh remplit maintenant une position salariée.

Les "Socialist Women" n'abandonnèrent pas leur place aussi longtemps que la grève dura. Nous continuâmes notre campagne d'éducation sans prendre garde à la colère des dames de société ni aux protestations de l'A. F. of L. A l'encontre de nos sœurs du S. P. nous ne plaidons pas "non coupable" quand on nous accuse d'avoir prêché le socialisme.

Nous en sommes fières et nous promettons à Miss Anne Morgan et à Mr. Samuel Gompers et à tous leurs valets et satellites, de récidiver bientôt et souvent.

En dépit de toute la confusion dont on l'accable, le socialisme—le socialisme solide, scientifique—est toujours, et de plus en plus, le cauchemar de la plutocratie américaine.

Pour finir, si on nous demande, qu'a donc le mouvement ouvrier en Amérique, qu'il semble se briser éternellement en mille morceaux? nous répondrons qu'il manque tristement de classe-conscience et de l'esprit de solide organisation de classe. Dans ce pays, ce n'est pas la sympathie pour la cause ou pour les déshérités, qui fait défaut, parmi les travailleurs mêmes, ni l'esprit de révolte contre les conditions présentes. Mais ces sentiments sont tout évaporés. C'est pourquoi, pour que le mouvement américain puisse se cristalliser en un mouvement capable d'action révolutionnaire, il faut que la devise du futur devienne: éducation solide, agitation et organisation. Mettant d'accord avec ceci leur expérience et leur savoir les "Socialist Women of Greater New York" sont décidées à continuer leur mission au mieux de leur capacité, c. a. d. à amener le prolétariat femelle américain en ligne avec le Mouvement Socialiste International.

ANNA B. TOUROFF.

Déléguée au Congrès International par les "Socialist Women of Greater New York."